

PREMIER PENSIONNAIRE.

Oui, à vous-même ; vous nous avez craché, en passant près de nous, du latin dont nous vous demandons l'explication : que signifie votre *ve libertinis* !

LE P. GURI.

Quoniam scandalizabatis, dixi vobis, ve libertinis !

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

La rime y est certainement, *pater noster*, mais la raison, le sens ? Ah ! je vous en prie, le sens de votre *libertinis* ?

LE P. GURI.

Malheur aux libertins ! Je vous ai vus, jeunes gens impies, je vous ai vus entourer de vos séductions une noble dame... l'insulter par vos propos lubriques... C'est une horreur ! une abomination ! *ve libertinis* !

PREMIER PENSIONNAIRE.

Puisque vous voulez nous donner une leçon de morale, nous pouvons bien, par reconnaissance, vous donner une leçon de latin. Nous sommes des libertins, d'accord, puisque vous y tenez et que nous n'y tenons pas du tout ; mais nous ne sommes pas des fils d'affranchis, et votre *libertinis* ne signifie pas autre chose.

LE P. GURI, *s'éloignant.*

Bon ! insulte à la morale ! insulte à la religion dans la personne d'un de ses ministres !... Courons chez le chef de la police papale.

PREMIER PENSIONNAIRE.

Dites donc, dites donc, l'homme noir, le grand latiniste ! Mais il s'en va...

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Tiens, Adolphe, il y aura un rapport contre nous, et peut-être quelque chose de pis ; je n'aime pas plus les gendarmes du pape que ceux de Delavau. Rentrons au logis.

PREMIER PENSIONNAIRE.

Tu as raison... Que le ciel confonde les enfans d'Ignace !.. En voilà un qui nous a fait manquer la plus jolie aventure...

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Filons ! filons ! J'aperçois des sbirres.

SCÈNE IV.

LE CABINET DU P. ROTHAM.

LE P. ROTHAM, *seul.*

Multi erunt advocati, pauci verò electi ! Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ! Vraiment ce

choix est embarrassant. La France est tellement gangrenée qu'on ne sait à qui se fier... Les honnêtes gens y sont bien rares... et puis ce pays-là n'est guère connu que par sa mauvaise réputation. (*Il parcourt une liste de noms inscrits sur une feuille de papier.*) Voici quelques noms recommandables... Mais y a-t-il là seulement un Corbière, un Peyronnet? Villèle! Villèle! toi seul peux sauver la France!

(Entre le père Guri.)

LE P. GURI.

Révérénd supérieur, je sors du bureau de police, où j'ai porté plainte contre deux mauvais sujets qui m'ont insulté.

LE P. ROTHAM.

Je suis convaincu que ce sont encore des Français de la Villa-Medici...

LE P. GURI.

Tout juste! Vous ne pouvez vous imaginer jusqu'où vont l'insolence, l'effronterie, le libertinage de ces jeunes gens.

LE P. ROTHAM.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement, mon cher frère, quand on leur donne pour directeur un peintre jacobin, un M. Horace Vernet, un misérable barbouilleur qui pense très-mal, qui va rarement à la messe, qui ne communie jamais; qui...

LE P. GURI.

Un employé du bureau de police m'a demandé le signalement de ces deux garnemens, et à présent ils sont sous les verroux, sans doute.

LE P. ROTHAM.

Bon, mon frère, bon!... Continuez à servir ainsi la société... Vous avez une place difficile à remplir, je le sais; mais feu le vénérable Fortis ne m'avait pas trompé quand il a fait devant moi l'éloge de votre zèle et de votre dévouement sans bornes. Frère, il faut maintenant surveiller l'hôtel de l'ambassade française; tâchez de savoir exactement ce qu'on y dit, ce qui s'y passe. Questionnez adroitement les habitans *della Strada di popole*, sur les employés jacobins de M. Chateaubriand. Le moment est favorable, l'ambassadeur est absent; il court après un portefeuille, mais il ne l'aura pas. Vous m'avez entendu, Guri, allez.

(Le père Guri sort.)

SCÈNE V.

LE SALON D'UN CARDINAL.

LE CARDINAL.

C'est donc une affaire décidée! Enfin on a ouvert les yeux à la lumière: Dieu soit loué!

L'AGENT.

Oui, monseigneur ; mais le temps presse. J'attends avec impatience la réponse que je dois rapporter, car vous savez combien on désire que le nouveau choix soit agréable à Rome.

LE CARDINAL.

Ah ! à la bonne heure... Nous allons nous occuper de cela. J'ai fait prévenir le père Rootham ; il va se rendre ici, et nous nous concerterons pour assurer le bien de la religion outragée indignement par les livres et les journaux de France. A propos, et messieurs les rédacteurs de la *Gazette*, comment se portent-ils ?

L'AGENT.

Hélas ! ils ont beaucoup souffert dans ces derniers temps : en butte aux calomnies, aux persécutions de toute espèce, ils gémissaient à la vue de l'anarchie et du désordre qui régnaient partout.

LE CARDINAL.

Et ce bon Genoude, il doit être bien malade ?

L'AGENT.

Il est un des principaux martyrs de la bonne cause. Les jacobins ont poussé la cruauté jusqu'à dire qu'il s'appelait M. Genou tout court, et qu'il s'était anobli lui-même.

LE CARDINAL.

Nous le dédommagerons, nous l'indemniserons, nous le récompenserons ; s'il le faut, nous le canoniserons. Et la bonne, l'excellente *Quotidienne*, voilà une feuille qui a bien mérité de l'autel et du saint-siège !

(Entre l'envoyé portugais.)

LE PORTUGAIS.

On m'a dit, monseigneur, que nous avons de bonnes nouvelles de France, et je me suis hâté de venir ici. On parlait beaucoup hier à l'ambassade autrichienne d'un changement de ministère à Paris...

LE CARDINAL.

Oui, marquis, bonnes nouvelles ! Le ministère Martignac va décamper.

LE PORTUGAIS.

Et nous serons reconnus !

LE CARDINAL.

Oui, la cause de la légitimité va triompher enfin, et don Miguel sera salué roi par toute la chrétienté.

LE PORTUGAIS.

Nous avons pour nous l'Angleterre, l'Espagne, l'Autriche... Conçoit-on l'aveuglement de ce peuple français, qui veut absolument voir dans

notre roi un Néron, un Caligula? Monseigneur, vous connaissez les vertus de notre maître...

LE CARDINAL.

Je suis abonné à la *Quotidienne* et à la *Gazette*.

LE PORTUGAIS.

Alors, vous pouvez apprécier mon noble souverain. Voilà du moins un prince qui unit la bonté à l'énergie. Il ne fait pas de concessions aux factieux, lui; il leur coupe la tête, les noie, ou les envoie aux galères; c'est ce qui s'appelle régner.

L'AGENT.

Il va peut-être un peu trop vite en besogne, votre maître; permettez-moi de vous le dire, monsieur le marquis.

LE PORTUGAIS.

Monsieur, mon maître agit, règle sa conduite sur le besoin de l'État et sur les intérêts de l'Église, et je suis surpris que vous osiez ici me faire de semblables observations. La modération est la ruine des trônes, le malheur des peuples...

LE CARDINAL.

Allons, marquis, ne vous fâchez pas... Monsieur, qui vient de vous parler, est l'agent de la congrégation en France.

LE PORTUGAIS.

Monsieur est l'agent de la congrégation?...

Oh! c'est une autre affaire... Je ne savais pas... (*S'adressant à l'agent.*) Je vous demande pardon, monsieur, de ce que je viens de vous dire; mais mon dévouement sans bornes pour mon bon, mon auguste maître ne pouvait me laisser indifférent à des reproches injustes.

L'AGENT.

Ne parlons plus de cela, et songeons au principal. Quels hommes prendrons-nous pour ministres?

LE PORTUGAIS.

Comment, messieurs, vous allez procéder à une opération aussi importante?... Alors, je me retire.

LE CARDINAL.

Du tout, du tout, restez, monsieur le marquis, vous n'êtes pas de trop ici: au contraire, vos conseils nous seront très-utiles.

L'AGENT.

Monseigneur a raison; car c'est un peu pour vous que nous allons changer la marche des affaires.

LE CARDINAL.

Le père Rootham ne vient pas! C'est extraordinaire, car il m'avait bien promis qu'il serait exact au rendez-vous. Or, vous savez que nous ne pouvons

rien faire sans le père Rootham ; en sa qualité de supérieur des jésuites , il est un des plus fermes soutiens de l'Église militante.

L'AGENT.

Oh ! non , nous ne pouvons rien faire sans l'approbation et le consentement des jésuites ; je n'agirai pas contre mes instructions.

(Entre le père Rootham .)

LE CARDINAL.

Ah ! père Rootham , nous désespérons déjà de votre arrivée. Voici l'agent de la congrégation et monsieur l'envoyé portugais réunis ici pour la grande affaire qui nous occupe... Eh bien ! avez-vous trouvé l'homme qui vous convient, qui pourrait sauver la chrétienté ?

LE P. ROTHAM, *d'un air inspiré.*

Je le tiens ! je le tiens !

LE CARDINAL.

Nommez-le !

LE P. ROTHAM.

Devinez.

LE CARDINAL.

Ah ! cela est difficile... Mais nommez-le , je vous prie , ce sauveur.

LE P. ROTHAM.

Monsieur le prince de Polignac !

TOUS.

Monsieur le prince de Polignac !

LE CARDINAL.

Ce nom est d'un bien favorable augure... Il me rappelle un nom célèbre , celui du cardinal de Polignac , de l'auteur de *l'Anti-Lucrèce* , mort en odeur de sainteté.

LE P. ROTHAM.

C'est un de ses neveux.

L'AGENT.

Bravo ! bravo !

LE CARDINAL.

Bravo ! bravissimo.

LE PORTUGAIS.

Primò , il reconnaîtra mon seigneur et maître , don Miguel , pour roi légitime du Portugal et des Algarves ; *secundò*...

LE P. ROTHAM.

C'est la condition *sine quâ non* de la nomination... Mais il n'est pas encore temps de parler du traité.

LE PORTUGAIS.

Mais il lui faudra des collègues , à l'intérieur , aux finances , à la marine... Moi , je crois que monsieur de Polignac ne pourrait mieux faire que de prendre pour ministre de l'intérieur le rédacteur en chef de la *Quotidienne*.

LE CARDINAL.

Monsieur Laurentie ! Ma foi , j'appuie la proposition.

LE P. ROTHAM.

Moi , je crois que monsieur de Genoude serait fort bien placé à l'instruction publique.

L'AGENT.

Messieurs , soyez convaincus que tout notre monde sera placé ; chacun de nos hommes aura sa part du gâteau. Ainsi donc , il est bien décidé que c'est monsieur de Polignac qui réunit nos suffrages.

TOUS.

Oui , oui !

L'AGENT.

Alors , je repars incontinent pour Paris , afin de faire connaître à notre comité votre choix.

LE PORTUGAIS.

N'oubliez pas monsieur de Laurentie , monsieur l'agent !

LE CARDINAL.

Ni monsieur de Genoude !

LE P. ROTHAM.

Un mot , je vous prie , en faveur de monsieur Madrolle , qui remplirait fort convenablement une place de directeur-général.

L'AGENT.

Messieurs , je ne manquerai pas de recommander les personnes que vous protégez spécialement ; mais , je vous en prie , agissez avec prudence ; gardez bien le secret de la contre-révolution , car une indiscretion pourrait tout gâter. Méfiez-vous des gens de l'ambassade française. Adieu , messieurs , adieu.

TOUS.

Bon voyage !

LE P. ROTHAM.

Moi , je vais me concerter avec tout mon monde , afin que tout soit prêt pour l'heureux moment de notre triomphe , et lever les obstacles qu'une ligue anti-chrétienne pourrait encore nous opposer. Mais , messieurs , est-ce que dans une occasion aussi solennelle nous ne nous embrassons pas ? Qu'un fraternel baiser scelle une union indestructible... monsieur l'agent , venez dans les bras de votre ami.

LE CARDINAL.

C'est juste.

LE PORTUGAIS.

Oui , mais bien entendu qu'on reconnaîtra le seigneur et maître don Miguel , et...

LE P. ROTHAM.

Marquis , c'est convenu.

LE PORTUGAIS.

A la bonne heure ! Car, voyez-vous , je suis ici pour cela.

(Ils s'embrassent, puis le cardinal rentre dans son cabinet, et l'agent, le père Rootham et l'envoyé portugais sortent.)

FIN DE ROME.

LONDRES.